

UN ORGANISTE AU PAYS DES CARILLONS

C'est à l'organiste-compositeur Jean Huré (1877-1930) que nous devons le récit qui va suivre, intitulé « Impressions de Hollande ».¹

Invité à se faire entendre aux Pays-Bas, celui-ci découvre ce pays au printemps 1906. Trois concerts sont prévus : en l'église de la communauté mennonite de Rotterdam le dimanche de Pâques, en la vieille église luthérienne d'Amsterdam le lendemain, en l'église Saint-Bavon de Haarlem le mardi 17 avril. Avant son retour, Jean Huré sera sollicité pour un dernier concert, donné au Concertgebouw d'Amsterdam le 27 avril.

L'initiative de cette brève tournée en revenait au violoncelliste Isaac Mossel², qui avait présenté une nouvelle œuvre pour violoncelle de Jean Huré lors d'un concert à Rotterdam en mars 1906. A cette occasion, la presse locale n'avait pas manqué d'annoncer la venue prochaine de Jean Huré « [...] jusqu'à présent surtout connu pour son intéressante sonate pour violoncelle, jouée l'année dernière par Casals et plus tard par Mossel [...] »³

Annexée aux programmes des concerts, une courte notice résumait le parcours du musicien :

Jean Huré est né à Gien en 1877, mais s'installe très jeune à Angers, où il réside jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Même si ses parents auraient aimé le voir devenir écrivain ou peintre, Jean aimait surtout la musique et, à l'âge de dix ans, il jouait en public.

Un moine d'Angers, élève de Franck, l'initie aux secrets de la fugue et du contrepoint, tandis que sa mère et M^{me} Chouteau⁴ l'initient au clavier.

Lorsque Jean arrive à Paris après avoir terminé ses études littéraires, il commence à composer assidûment et devient pianiste (entre autres à la salle Erard). Plus tard, il se consacre à l'orgue avec beaucoup de succès et joue à plusieurs reprises à Notre-Dame des Blancs Manteaux.⁵

1Les illustrations ont été ajoutées par nos soins.

2Après avoir travaillé d'abord le violon, Isaac Mossel (1870-1923) s'était orienté vers le violoncelle. Nommé très jeune soliste du Berliner Philharmoniker, il occupa ce poste jusqu'à la création de l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, dont il fut le violoncelliste-solo de 1888 à 1905. A la suite d'un différend avec le chef d'orchestre Willem Mengelberg, il embrassa une carrière de soliste et de pédagogue. Le gouvernement français le nomma Officier de l'instruction publique. Mossel fut membre honoraire de la Société Bach et de la société de chant Cecilia de La Haye.

3Het nieuws van den dag : kleine courant (*L'actualité du jour : petit journal*) du 20 mars 1906.

4L'Annuaire statistique de Maine-et-Loire signale l'existence de dames Chouteau, professeurs de piano à Angers entre 1889 et 1891. Elles étaient domiciliées 8, boulevard de Saumur (actuel boulevard du Maréchal Foch). Aimable communication de Madame Marie-Luce Fabre. Fonds ancien. Bibliothèque municipale d'Angers.

Parmi les compositions de Jean Huré citons : "Roland", drame lyrique (1893), "Calypso", épisode lyrique (1891-1896), un Quintette, une Messe, une Symphonie et de nombreuses chansons et œuvres de musique de chambre. Sa Sonate pour violoncelle et piano est largement connue et a été jouée à plusieurs reprises en France par notre violoncelliste soliste Gérard Hekking et le compositeur, entre autres. Jean Huré a achevé en quelques semaines une grande Symphonie en cinq parties, pour chœur, orgue et orchestre, et il travaille actuellement sur une œuvre pour violoncelle et orchestre, qui sera dédiée à Hekking.⁶

Une première relation⁷ de ce voyage professionnel paraîtra dans *L'Angevin de Paris*, comme annoncé dans son édition du 5 août 1906 :

Nous commencerons prochainement la publication des

IMPRESSIONS DE HOLLANDE

rapportées par notre ami le compositeur

JEAN HURÉ

du voyage récent qu'il fit au pays des carillons. Nul doute que nos lecteurs ne prennent un plaisir délicat à la lecture de ces notes de voyage qui constituent en quelque sorte une série très captivante de vues et de scènes cinématographiées par le maestro, qui a fait de la littérature son *violon d'Ingres* mais qui en use d'une manière qu'envierait (sic) bien des professionnels de la plume.

« Transformées et musicalisées en vue d'un journal musical » selon les propres mots de leur auteur, ces *Impressions* feront l'objet d'une nouvelle parution dans *l'Ouest-Artiste*. Annoncées le 1^{er} octobre 1906, elles paraîtront le 8 décembre suivant et auront les honneurs de la première page, durant cinq numéros.⁸

C'est cette version que nous proposons ici au lecteur.⁹ Certes c'est une vision de la Hollande quelque peu surannée que nous fait partager le musicien, mais de semblables écrits n'ont-ils pas le pouvoir de nous faire voyager dans le temps !

5A la date de son mariage avec Blanche Jenny Gellée, professeur de chant, le 20 juillet 1904, Jean Louis Charles Huré était domicilié 161, rue de Courcelles à Paris (Etat civil de Paris, 8^e arrondissement, acte 672).

6Archives municipales d'Amsterdam (arch. 1089). Notre gratitude va à Monsieur Bart Schuurman pour sa précieuse collaboration.

Fondateur d'une École normale de musique en 1910, et de la revue *L'Orgue et les organistes* en 1924, Jean Huré recueillira la succession d'Eugène Gigout au grand orgue de l'église Saint-Augustin à Paris après le décès de ce dernier en 1925. Apôtre infatigable de la cause de l'Orgue, il décédera en cette ville le 27 janvier 1930 dans sa 53^e année.

7Le manuscrit original des *Impressions de Hollande* est conservé à la Bibliothèque municipale d'Angers dans le fonds Jean Huré, sous la cote Rés. Ms. 2207.

8Editions des 8, 15, 22 décembre 1906, 5 et 12 janvier 1907. Nos remerciements vont à Madame Caroline Flahaut, Service Patrimoine de la Bibliothèque municipale de Nantes, pour la transmission de ces articles.

9Version reprise après le décès de Jean Huré dans *Le Monde Musical* en octobre et novembre 1931.

Alors accompagnons Jean Huré dans ce passé, et ne boudons pas notre plaisir.

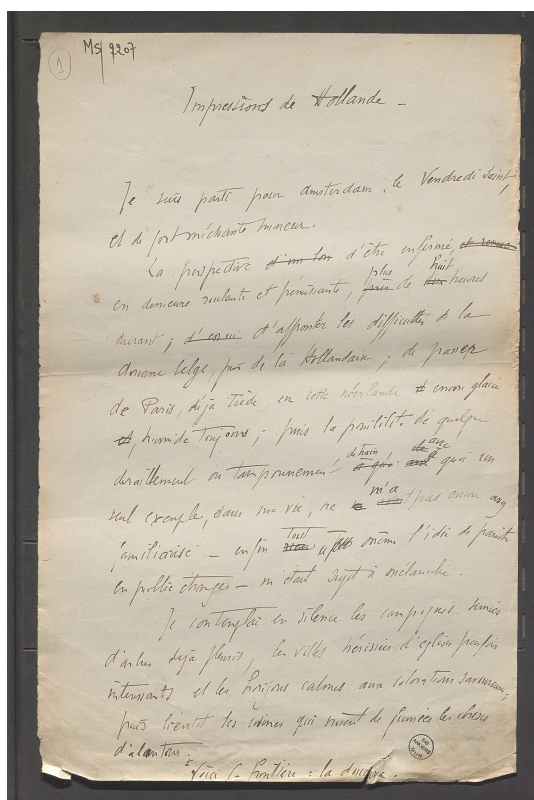


Fig. 1 – Première page du manuscrit de « Impressions de Hollande ». Médiathèque d'Angers. Fonds Jean Huré (Rés. Ms. 2207).

IMPRESSIONS DE HOLLANDE

Je suis parti pour Amsterdam, le Vendredi-Saint¹⁰, et de fort méchante humeur.

La perspective d'être enfermé, en demeure roulante et frémissante plus de huit heures durant, d'affronter les difficultés de la douane, belge, puis de la hollandaise ; de passer de Paris, déjà tiède, en cette Néerlande encore glacée, humide toujours ; puis la possibilité de quelque déraillement ou tamponnement de train, avec quoi un seul exemple, dans ma vie, ne m'a pas encore assez familiarisé¹¹, enfin tout – même l'idée de paraître en public étranger – m'était sujet à mélancolie.

Je contemplai en silence les campagnes semées d'arbres déjà fleuris, les villes hérissées d'églises, parfois intéressantes et les horizons calmes aux colorations savoureuses ; puis bientôt les usines qui noient de fumées les choses d'alentour.

Voici la frontière, la douane, puis Bruxelles.

¹⁰Le 13 avril (Les notes en italiques sont de notre fait).

¹¹Jean Huré fait ici allusion à l'accident de chemin de fer de La Bohalle, dans lequel il avait été blessé au commencement de l'année 1903, ayant eu à souffrir de contusions à la face (Cf. « Le Petit Journal » du 23 janvier 1903).

J'aperçois de petits soldats, très jeunes, guillerets, en uniformes soignés ; ils ont l'air d'acteurs ou de collégiens, point de guerriers fiers – à l'allemande – ni de soudards goguenards, vêtus de désordre malpropre – comme en un autre pays que je ne nomme pas.

J'achète des cigares et les veux payer avec des sous : « Nous ne prenons pas le cuivre, savez-vous, tiens ! » me dit le garçon vendeur ; je lui donnai de l'argent, ravi : j'avais entendu parler belge.

Hors la gare, le train reparti, nous contemplons la ville : elle paraît belle et grande.

Le soir tombe et tout s'imprécise en beauté mystérieuse, parmi les brumes doucement dorées, estompées de bleuâtres mélancolies.

Voici Anvers – Antwerpen, en flamand.

La silhouette en est séduisante : partout des flèches pittoresques et ornementées dépassant de beaucoup les mâts des navires qui ondulent à peine sur le flot calme ; les maisons me semblent avoir beaucoup de caractère ; chacune d'elles est un individu, dissemblable du voisin et, cependant, groupées, elles forment un ensemble harmonieux dont rien ne vient déranger l'unité.

Voici de grands bois de sapins, sombres, sur un ciel de lumière.

La Hollande !

Un douanier, à l'air grave et doux, me dit, croyant s'exprimer en français : « Nist déclarer douane ? » ; je réponds, espérant que, peut-être, je parle hollandais : « Nist » ; et j'ouvre ma serviette. Le douanier y voit des cahiers de musique, imprimée et manuscrite ; il pousse un hag (en prononçant le *g* comme le *ch* allemand ou le *j* espagnol), respectueux et bienveillant : « Hag, musik », et il salue.

Ainsi, dès la frontière, j'entrevois le caractère hollandais, respectueux de l'art, respectueux de tout : en France, la seule présence d'un artiste provoque des ironies.

Voici Dordrecht et l'immense pont de Moerdyk, jeté sur l'Eissel, travail de géant !... Le spectacle est sublime, à la nuit, encore lumineuse du jour à peine enfui, déjà éclairée d'étoiles.

Dordrecht, Rotterdam, puis La Haye.

Ma torpeur est secouée par la vue si nouvelle de ces villes si animées, où les mâts des navires hérissent les canaux qui longent presque toutes les rues.

Vers Haarlem, un délicieux parfum emplit notre compartiment : les champs de jacinthes sont en fleurs.

Enfin nous arrivons à Amsterdam.

**

Je regarde de tous côtés ; partout je vois des visages au regard amical et sérieux ; les employés sont bienveillants, avec quelque cordialité protectrice.

Je ne vois pas Mossel, le violoncelliste qui m'a fait venir en Hollande ; mais un monsieur encore jeune et très aimable vient au-devant de nous ; c'est M. G..., industriel hollandais, fort ami des arts ; il m'a reconnu d'après les photographies qui courent la ville.

Mossel n'a pu venir au-devant de moi, car Mossel est un phénomène ; non content d'être professeur aux Conservatoires d'Amsterdam, Rotterdam, Haarlem, aux Ecoles d'Utrecht, de Dordrecht et autres lieux ; non content d'avoir des centaines de leçons particulières, de voyager en tous pays, de faire partie de deux quatuors et du célèbre *trio hollandais*, il trouve le temps de collectionner des cigares – sa collection est admirable – des porte-plumes à réservoir dont il possède un arsenal superbe, des crayons, des violoncelles, des archets, de tout... et il offre, à chacun, les renseignements nécessaires à l'acquisition de ces merveilles : je l'ai dit, Mossel est un phénomène.



Fig. 2 – *Het nieuws van den dag* : *kleine courant* (*L'actualité du jour* : *petit journal*) du 20 mars 1906 signale l'exécution en concert par le violoncelliste Isaac Mossel d'une nouvelle œuvre de Jean Huré et annonce l'arrivée de ce dernier en avril (Archives de la ville de Rotterdam).

Accablé de tant d'occupations, il a envoyé M. G... nous chercher à la gare.

Nous demandons à nous rendre à pied jusqu'à l'hôtel.

En sortant de la gare, - grand monument en brique orné d'émaux et de ferronneries ajourées en un style de villas – je suis charmé par les silhouettes pittoresques des maisons, des clochers et des mâts reflétés par l'eau tranquille de canaux innombrables qui vont du port vers la ville, embrumée d'une buée légère, dorée de lumières électriques.

Toute cette réalité se voile d'un peu de féerie.

Partout je me réjouis d'une animation gaie et sereine, des tramways nombreux sillonnent les rues lumineuses ; la ville frémit et vit, mais sans fièvre.

Nous passons un pont sous lequel glissent des barques de mystère et de silence.

La plupart des boutiques se parent de portraits d'artistes : Rembrandt est partout, de même Israëls¹², le célèbre peintre hollandais, un juif très âgé ; je vois aussi Bach, Beethoven et Mozart.

Mes photographies ont été répandues un peu partout, on les voit surtout chez les marchands de musique et dans les magasins de cigares. Celles du grand pianiste Harold Bauer sont partout.

Nous approchons de l'hôtel des Pays-Bas.

Dans l'ombre, paraissent surgir des ondes noires et lisses de deux canaux, un beffroi se dresse, aux ornements harmonieux et complexes, mettant une lueur sombre dans le bleu d'un ciel paisible.

Sonne un carillon : c'est une mélodie admirable qui s'accompagne de contrepoint à trois voix, ingénieux et varié, digne d'un grand maître. J'écoute très impressionné ; la musique cristalline dure environ deux minutes.

Près de là, des maisons se baignent dans l'eau et s'y reflètent, plus sombres et plus nettes que dans l'atmosphère ; les ombres lentes glissent toujours sous les ponts ; d'exquises senteurs montent des chalands à l'allure tranquille : ils sont chargés de jacinthes en fleurs.

Voici l'hôtel des Pays-Bas.



Fig. 3 - Vu ici en 1910, l'Hôtel des Pays-Bas d'Amsterdam où séjourna Jean Huré sera démoli en 1962 (Carte postale ancienne. Archives de la ville d'Amsterdam).

¹²Jozef Israëls (1824-1911).

Le long voyage, accompli en des conditions excellentes ne nous a nullement fatigués.

Accompagnés de M. G..., nous nous acheminons vers une autre partie de la ville ; M^{me} et M^{lle} G..., sont avec nous : elles parlent fort bien le français et je les devine profondément artistes.

Mossel nous a rejoints, jovial à son ordinaire.

Partout des canaux silencieux, chaque quart d'heure de nouveaux carillons, partout des maisons pittoresques et comme expressives, et des magasins innombrables de cigares – j'apprends qu'on peut avoir des havanes pour trois centimes.

Nous arrivons au Café Américain, situé en un grand immeuble modern-style : je suis charmé par la propreté étonnante – et inusitée en France de tous les accessoires de service, des voûtes de pierre décorées avec assez de goût, des garçons, enfin, dont la tenue est parfaite, les mains propres, les manières affables et réservées.

On mange ici des choses délicieuses : des crevettes, du saumon fumé sur des tartines de pain de seigle, noir, humide, et de pain blanc de Hollande garnies de beurre exquis, le tout copieusement arrosé d'une bière blonde, savoureuse.

Je remarque que les familles les plus patriarcales viennent ici souper avant le repos du soir. Les femmes n'ont rien de l'élégance parisienne, mais je leur trouve un charme naturel qui me séduit ; il m'apparaît que leur taille n'est pas torturée ni déformée par le corset, leur démarche en est plus souple et exempte de ces sautilllements provocants qu'on admire chez nous. Ces Hollandaises, avec leurs yeux purs, leurs fins cheveux de soie d'un blond de lin, leur teint éclatant, manquent de « chic » ; elles ont mieux, je veux dire le charme simple.

Je parle, ici, des Hollandaises jolies ; il en est d'affreuses, mais toutes me paraissent sympathiques et respectables ; à aucune je n'ai vu ces regards haineux de la femme qui se sent laide.

Les Hollandais ont aussi, bien souvent, un grand air de cordialité et de franchise, de plus, beaucoup d'entre eux s'habillent avec une élégance extrême, l'élégance britannique.

Un jeune homme fort distingué vient vers nous ; on me le présente : c'est Carl Flesch, le violoniste hongrois, qui a rejoint, il y a quelques jours, ses pénates d'Amsterdam après une tournée triomphale en France, où on l'a mis au premier rang de nos grands virtuoses.

Il m'est aussitôt sympathique : il est froid, presque glacial, calme et réfléchi ; sa cordialité doit être profonde et sérieuse.

Il a vécu à Paris où il fit ses premières études au Conservatoire ; il me parle de beaucoup d'amis, d'Enesco surtout, pour lequel il a une grande admiration.

Notre conversation se prolonge avant dans la nuit. Le langage de Carl Flesch est précis, ses pensées logiques ; on le prendrait pour un diplomate, tant on sent de réflexions, de prudence, de circonspection dans ses moindres paroles.

Enfin, ravis, nous regagnons l'hôtel, conduits par M. G..., qui y habite aussi.

Les canaux dorment, les ombres ne s'y glissent plus, mystérieuses ; les boutiques sont closes, beaucoup de lumières se sont éteintes ; des parfums de fleurs montent des gouffres sombres ; les belles harmonies pures d'un carillon vibrent au-dessus de nous, les mélodies s'entrecroisent avec un naturel exquis, les rythmes pressés s'enlacent... puis s'alanguissent : il est minuit.

Le samedi, au matin, je vais tout seul courir un peu la ville.

Amsterdam, à la claire lumière d'un ciel très bleu, me donne une impression exquise d'entrain et de pittoresque.

Je vois le haut beffroi où chantent, chaque quart d'heure, de si jolis carillons ; il surmonte un petit musée de faïences de Delft.

Dans les rues nombreuses et entrecroisées, s'étalent toujours des portraits d'artistes, des programmes de concerts ; le culte des arts fait, ici, partie de la vie ; on y pense à chaque instant.

Je rencontre des paysannes coiffées de dentelles compliquées et admirables, avec partant des oreilles et s'avancant en profil, des spirales d'or où les plus riches suspendent des bijoux parfois fort beaux et fort anciens. Leur costume est sombre, tout de soie, de dentelles et de velours noirs ; malgré le froid, elles ont les bras nus.

Hélas ! certaines portent, au-dessus de leur coiffe, un chapeau à la mode, de quelques florins.

Je longe les canaux ; des maisons aux architectures capricieuses plongent dans l'eau leurs assises puissantes ; les façades en sont peintes de couleurs variées ; quelques hôtels importants se hérissent de clochetons surmontant des tourelles, disposées avec une harmonieuse asymétrie.

Quelques immeubles « art nouveau » me semblent de bon goût et s'harmonisent fort bien avec le vieux style, si connu, des constructions hollandaises. Après avoir erré sans guide, je rentre à l'hôtel des Pays-Bas où je vois dans le salon de M. G..., de nombreux portraits d'artistes ; beaucoup d'entre eux m'ont assuré avoir remporté en Hollande de grands succès ; je le dis à M. G..., qui s'étonne et sourit.

Je m'inquiète lorsqu'il m'apprend qu'ici le public est froid et la presse sévère ; je l'interroge : « X ... n'a-t-il pas eu, ici, un grand triomphe ? ». - « Il n'a été nullement considéré. » - « Et Y... ? » - « On a ri de lui. » - « Et Mlle Z ... ? » - « On l'a trouvée sans talent. » - « Et les jeunes C... ? » - « On eut tort de se déranger – même en si petit nombre – pour les entendre. »

J'apprends avec plaisir que MM. Bauer, Godowski, Casals, Pierné, Strauss, Weingartner sont aimés et respectés ici.

L'extraordinaire Godowski, que tous ses confrères du monde entier considèrent comme unique, en son genre, au point de vue de la technique, et dont il faut aussi

admirer le charme et la distinction, est ici le favori entre les pianistes, avec M. Harold Bauer, l'artiste souple, élégant et musical au plus haut point.¹³

Il me souvient que j'ai, en Hollande, un ami, Gérard Hekking : le jeune violoncelliste, l'un des plus applaudis de cette grande race de virtuoses, à qui l'art musical a dû le violoniste – mort aujourd'hui – Gérard Hekking ; Louis Hekking, violoniste de grand talent habitant Nancy ; Anton Hekking, de Berlin, l'un des plus célèbres et des plus admirables virtuoses du violoncelle ; un autre grand violoncelliste, tout jeune encore, André Hekking, de Bordeaux ; enfin, l'enfant gâté de la famille, André, qui, après avoir, à vingt ans, obtenu dans les sciences, les plus hauts grades universitaires, menace de devenir l'un de nos meilleurs pianistes et, peut-être, un excellent compositeur.

Gérard Hekking habite, en un charmant faubourg d'Amsterdam, une coquette maison, dans une rue toute peuplée de villas pittoresques ; il est, ici, professeur au Conservatoire et violoncelle solo au célèbre orchestre de concert Gebouw.

Je le trouve toujours gai et primesautier, ne regrettant pas trop ses succès de Paris, savourant en paix les joies familiales, auprès d'un délicieux bébé et de sa charmante femme, fille du savant ethnologue Léon Cahun, cantatrice souvent applaudie au Concert Colonne et pianiste de talent.

Le soir, chez Mossel, qui habite non loin, je fais la connaissance de Max Mossel, son frère, violoniste, qui habite Londres où il s'est créé une haute situation ; homme sérieux et froidement distingué, critique sévère et impartial, infiniment spirituel et capable, dit-on, des plus froides ironies, au reste très sympathique.



Fig. 4 - Jean Huré (à gauche) en compagnie du violoncelliste Isaac Mossel à Amsterdam en 1906.

(Bibliothèque Nationale de France, avec son aimable autorisation).

¹³Leopold Godowsky (1870-1938). Harold Bauer (1873-1951).

Le dimanche de Pâques, vers neuf heures, Mossel vient nous chercher pour aller à Rotterdam.

A la gare, je le vois causer avec une jeune femme au visage riant, aux yeux clairs, et dont j'admire les jolis cheveux blonds, bouclés et ondulés, et le teint éclatant de jeunesse et de fraîcheur.

C'est M^{me} Lutkeman¹⁴, la cantatrice bien connue, qui doit prendre part à nos concerts.

Je fais aussi la connaissance de M. Loman, un savant, qui est aussi un excellent compositeur et assurément un charmant homme ; simple, un peu froid, tout empreint de ce calme qui donne la confiance et promet les amitiés solides.

Le voyage est court ! J'admire les paysages tranquilles de la Hollande. Les arbres fruitiers en fleurs se blottissent contre les hauts moulins, les canaux interminables se perdent en des brumes doucement lumineuses vers l'horizon ; ils sont sillonnés de chalands que poussent lentement à la gaffe, des mariniers paisibles. J'aperçois des paysans ; leur mise est soignée et propre ; les femmes ont les bras nus, certaines resplendent de soie, de velours, de dentelles et de bijoux.

Nous voyons Haarlem, dominé par l'immense église Saint-Bavo où se trouve un orgue célèbre sur lequel je dois me faire entendre mardi.

Les champs de jacinthes et de tulipes me charment par leur parfum et la variété de leurs couleurs... ils s'étendent à perte de vue en petits carrés de teintes diverses, et c'est un chatolement délicieux pour les yeux.

Il me souvient surtout d'un long « premier plan » de tulipes brunes que suivaient des violettes jacinthes et d'autres bleues, presque noires, puis azurées, semées un peu partout de champs roses, écarlates, de longues allées d'or...

Au loin, on voit le profil des forêts de sapins : elles sont immenses, insondables ; on en devine la profondeur, mais l'œil n'en saurait mesurer l'étendue, car le pays est plat ; jamais les arbres ni les villes ne s'y étagent comme chez nous. Le paysage, cependant, n'est pas monotone ; son unité simple s'agrément de la variété des hautes silhouettes de peupliers, de bouleaux et autres grands arbres dont je ne sais dire les noms ; ou de petits buissons caressant les canaux immobiles ; ou de hautes plantes de marais, d'où surgissent des roseaux qui ondulent sous le vent léger : partout des maisons de paysans, coquettes et propres, enfouies sous des arbres couverts de fleurs souriantes ; des villages nombreux, hérissés de moulins aux ailes fantastiques ou de clochers ajourés.

**

Rotterdam... la gare est animée gaiement ; nous longeons de vieilles rues, des canaux où glissent des bateaux chargés de jacinthes embaumées.

Nous pénétrons sous une voûte ; nous entrons dans l'église où je dois me faire entendre dans quelques heures. Mossel m'apprend qu'on peut y rester couvert et fumer... j'entends des notes isolées ; on accorde l'orgue ; nous montons à la tribune. Aux claviers est une toute jeune femme, dont le regard enfantin et souriant,

¹⁴Gérarda Alida Lütkemann (1869-1942), soprano.

s'imprécise d'une profondeur qui m'était inconnue, dont le visage est calme et heureux, le teint très pur, les cheveux blond pâle, soyeux et abondants ; elle est très Hollandaise ; elle ressemble à certaines figures de Metsu ou de Terburg.¹⁵

C'est M^{me} Anna Lambrechts Vos, l'organiste du temple.¹⁶

Son mari se tient près d'elle : jeune homme très grand, très calme, sérieux et infiniment sympathique.

L'orgue est très vieux, mais en parfait état. Il n'a que deux claviers et une trentaine de jeux ; les « touches blanches » sont d'ivoire finement ciselé, les « touches noires » d'écaille.¹⁷

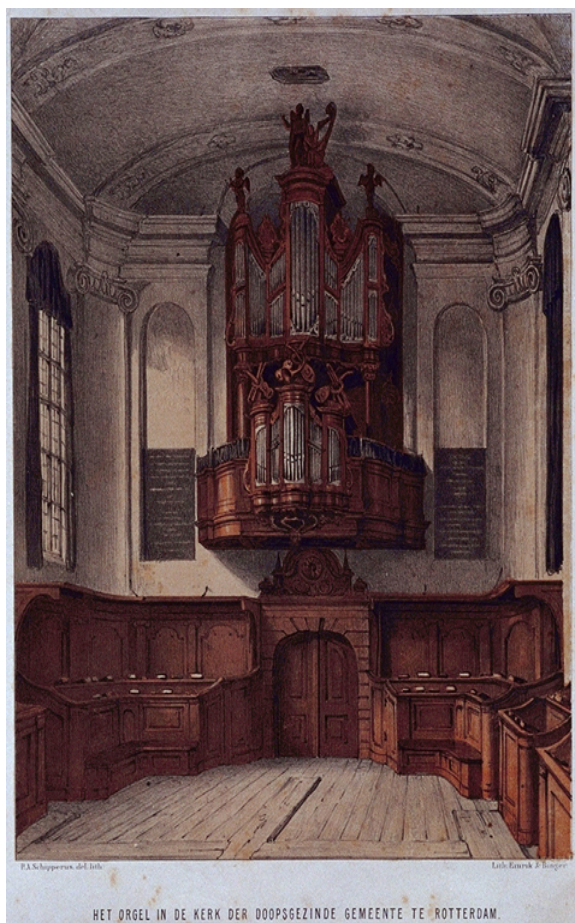


Fig. 5 – L'orgue, détruit en mai 1940, de l'église de la communauté mennonite de Rotterdam, par Pieter Adrianus Schipperus. 1875. (Archives municipales de Rotterdam - arch. 4080, numéro d'inventaire XVIII-229).

J'essaie l'instrument et j'admire l'étrangeté et le charme de timbres qu'on ne connaît plus de nos jours.

Le *grand chœur* a une sonorité toute nouvelle pour moi, les jeux aigus et les jeux de mutation y dominent ; ils sont nombreux. *Piccolos, quintatons, nasards, carillons, quintes, tierces, sesquialtera, pleins jeux*, et des *doublettes* et des *octavins*.

¹⁵Gabriel Metsu (1629-1667). Gerard Terburgh ou Terburg (1617-1681).

¹⁶Compositrice reconnue, Anna Lambrecht Vos (1876-1932) fut organiste à la Doopsgezinde Gemeente (Congrégation mennonite) de Rotterdam de 1894 à 1928.

¹⁷Nous nous devons de remercier M. Javier Mejia aux Archives municipales de Rotterdam pour nous avoir communiqué une reproduction de cet orgue aujourd'hui disparu.

L'ensemble manque un peu de basses : cet orgue serait parfait si l'on y ajoutait une *bombarde* et une *grosse flûte* de seize pieds.

Je me rappelle un ravissant *salicional* et un *jeu d'anche* à timbre de *voix humaine*, d'une sonorité troublante.

Nous répétons.

J'entends M^{me} Alida Lutkeman.

Son chant est pur, simple, parfait, quant à l'émission, ravissant au point de vue du style et de l'expression.

Je crois cette artiste incomparable dans la joyeuse *Cantate de la Pentecôte*, de Bach.

Elle chante des œuvres sublimes de Bach, et de très belles pages de Haendel et de Mendelssohn.

Le vieil orgue n'a pas de pédale d'expression et les *crescendi* ou *diminuendi* se produisent par l'adjonction ou la suppression des jeux : à quoi d'après mes indications, s'occupe fort habilement M^{me} Lambrechts, ce qui simplifie beaucoup ma besogne.

Le concert a lieu, il fait très beau temps, c'est le jour de Pâques, l'église n'est qu'à demi-pleine, mais jamais en France, tant de monde, non invité, ne viendrait entendre un concert, lorsque les champs, emparfumés de fleurs, et inondés de soleil, attirent les promeneurs enfermés durant un hiver rigoureux.

Mossel joue une belle sonate de Marcello et mon *Air*¹⁸, avec un mécanisme impeccable, une grande sonorité et un style sévère. Il accompagne à M^{me} Lutkeman le doux *Panis* de Franck, qu'elle chante avec beaucoup de charme.

Après le concert, nous voyons l'excellent Wolff,¹⁹ le talentueux violoniste du trio hollandais ; Verhey, le pianiste du même trio et chef d'orchestre remarquable, nous fait dire son regret de n'être pas venu. On me présente au directeur du Conservatoire, pianiste au mécanisme vertigineux, me dit-on.

Nous nous promenons ensuite dans Rotterdam, où il y a de vieilles maisons au visage accueillant, puis nous allons luncher chez M. Lambrechts ; nous y faisons de la musique.

M^{me} Lambrechts-Vos est un compositeur de grand talent. Elle me fait entendre un quatuor à cordes, solidement construit, bien écrit, bien pensé, abondamment mélodique, avec de petits coins d'un charme profond et sans mièvrerie.

Il faut que la France connaisse ces pages musicales et aussi un petit recueil de chansons pour enfants, dont M^{me} Lambrechts a écrit les ravissantes paroles – malheureusement pas traduites en français – et qui pourrait être la fortune d'un éditeur.

¹⁸Vraisemblablement l'*Air pour violoncelle et piano ou orgue de 1901*.

¹⁹Johannes Wolff (1861-1931).

M^{me} Lambrechts me parla de la musique française ; elle connaissait le charme des mélodies de M. Fauré et les délicates recherches de M. Debussy, elle vénérât Franck et respectait M. d'Indy, mais elle ignorait M. Bruneau.²⁰

Quelques pages de l'*Ouragan*, de l'*Attaque du moulin* et du *Rêve*, l'ont beaucoup impressionnée.

Je lui fis connaître aussi quelques phrases de mes bons amis Casella²¹ et Enesco²² : elle fut très étonnée qu'on put produire de si belle musique à si jeune âge.

La *Symphonie* d'Enesco – que pourtant je ne savais qu'imparfaitement – lui apparut comme un chef-d'œuvre : ce qu'elle est à mon avis.

**

En rentrant le soir à Amsterdam, j'apprends que les grands journaux quotidiens, dont certains ont jusqu'à dix pages, publient les nouvelles artistiques en première page. On y a aimablement annoncé mes concerts ; plusieurs revues et gazettes publient mon portrait... Je me souviens en même temps que la plupart des critiques des grands journaux français n'ont pas le droit de parler d'autres séances que des grands concerts symphoniques ; parfois même ils ne doivent s'occuper que des œuvres théâtrales. Ici, le théâtre est peu fréquenté et l'art dramatique moins considéré que l'art symphonique. En France, la popularité ne s'acquiert qu'au théâtre : au reste, la musique compte peu chez nous. Il en faut rougir humblement et le déplorer avec résignation.

**

Le lundi de Pâques, souffle, du nord, un vent sec, réchauffé du soleil clair.

Je vais à la vieille église luthérienne où doit avoir lieu un autre concert.

En chemin, je croise un jeune homme, vêtu d'une longue redingote, laissant voir des mollets musclés, en des bas noirs, et des souliers à boucles ; coiffé d'un chapeau à bords étroits et qui va en s'amincissant vers le sommet ; c'est un prêtre catholique.

Plus loin, je rencontre une jeune fille assez belle, vêtue de noir, de rouge et de blanc, en draperies amples, et les bras nus : une orpheline, me dit-on.

Près de l'église luthérienne, on m'indique une petite ville, cachée dans Amsterdam même. On y accède par une porte basse, sur une place garnie de hautes maisons. Des marches paraissent descendre en une cave : une voûte sombre, puis de la lumière éblouissante ; une longue rue, avec des boutiques, deux églises – l'une catholique, l'autre protestante – de petites maisons pâles et nettes, des jardinets entretenus avec soin... de petites vieilles circulent, qui ont des visages de cire, des costumes sombres, des coiffes simples. Ce sont des saintes, me dit-on : pour être admise en cette ville intérieure, il faut avoir mené longtemps une vie de piété et de vertu ; aucun homme n'y habite, mais tout le monde y peut pénétrer par l'unique petite porte qu'on ne découvre pas sans être averti.

²⁰Alfred Bruneau (1857-1934).

²¹Alfredo Casella (1883-1947).

²²Georges Enesco (1881-1955).

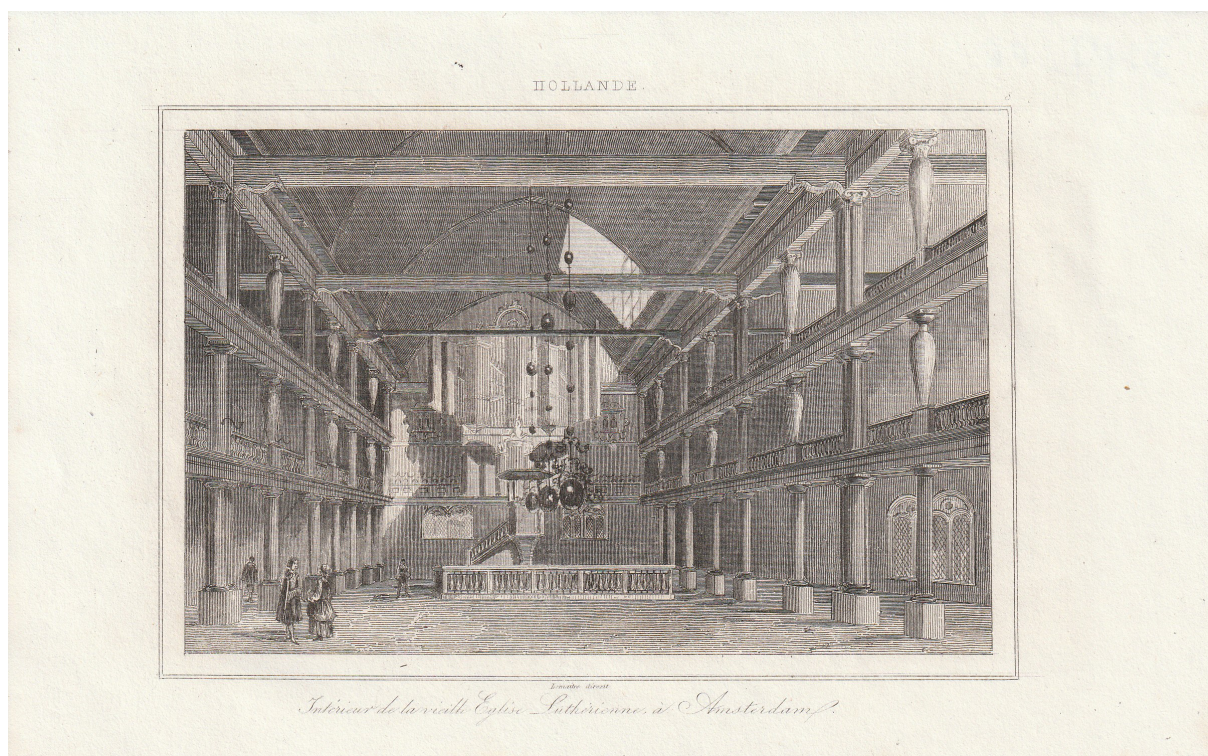


Fig. 6 – Amsterdam, intérieur de la vieille église luthérienne.
Gravure du 19^e siècle (Collection particulière).

La vieille église luthérienne est tapie, non loin de là, en un passage étroit et sombre. Elle est précédée d'un vestibule très grand avec conciergerie importante.

Le temple est assez vaste, orné de bas-côtés et de galeries. Le grand orgue – dont le buffet est immense et rutilant de dorures²³ – se dresse au-dessus de la chaire à prêcher, entourée – en soubassement – de stalles en bois parées de filets d'or.

J'ouvre l'instrument : il a quarante jeux et trois claviers ; le fonctionnement en est pénible, les pédales de combinaisons trop peu nombreuses – les accouplements se font au moyen de registres incommodes – le toucher dur, le pédalier mal placé et incomplet, la sonorité agréable, mais d'une faiblesse insigne dans les basses.

Il y a un joli *basson* de seize pieds au timbre étrange et distingué, un *salicional* de sonorité savoureuse, quelques *bourdons* charmants ; les jeux de *mutation* sont nombreux à tous les claviers et permettent de délicieux effets de carillons ; un seul clavier, le *récit*, est expressif et fort peu ; les jeux *d'anche* de seize pieds, au pédalier, sont peu timbrés et sans puissance ; malgré tout, l'instrument serait assez beau s'il était plus maniable.

Un quart d'heure avant le concert, le baryton Zalsmann, que nous attendions vainement, arrive enfin ; mais avec confusion et rage, je m'aperçois que j'ai oublié à Paris mon *Te Deum* dont Zalsmann n'a qu'un exemplaire nécessaire à mon

²³Grand voyageur devant l'Éternel, le somptueux buffet de l'orgue Duyschot de 1690-92 intégrera en 1884 les collections du Rijksmuseum avant de prendre place en 1951 dans l'église abbatiale de Middelburg, où on peut l'admirer de nos jours (Correspondance du Rijks Museum du 28 mai 2024).

accompagnement. Il accomplit alors un tour de force étonnant : Pendant que je joue mon *Prélude* pour la messe de Dumont, il copie au crayon la partie vocale du *Te Deum* et, sans avoir répété, sans connaître un accompagnement qu'il n'a même pas sous les yeux, il chante superbement la longue phrase lente, si fatigante d'émission, d'une voix forte, ample et juste.

Il exécute aussi une page, toute de douceur et de consolation, du *Requiem* de M. Fauré.

Plus qu'hier encore, j'admire la jeunesse, le charme et la joie dont rayonne la voix de M^{me} Lukteman.

Mossel se montre égal à lui-même : c'est tout dire.

Après le concert, je fais la connaissance de M. Pomper, organiste titulaire du temple, qui m'annonce que l'orgue que je dois jouer demain à Haarlem, est en *ré*, j'enrage !

Je vois aussi M. de Lange²⁴, directeur du Conservatoire d'Amsterdam, et compositeur remarquable, dit-on ; c'est un aimable vieillard à la parole alerte et juvénile, aux yeux vifs et francs ; il parle le français comme un Français très lettré.

A l'hôtel, je trouve une lettre dont l'adresse est surprenante par sa décision : *M. Huré, l'organist componist de Paris, qui doit jouer l'orgue de la vieille église luthérienne, le lundi 16 avril, à Amsterdam.*

La missive m'intéresse, elle eût intéressé n'importe quel organiste : elle m'est écrite par un facteur-organiste hollandais provincial qui a trouvé, dit-il, le moyen de rendre l'harmonium expressif sous la pression des doigts ; il me demande si, à mon avis, il doit réaliser son invention ; je lui écris une lettre enthousiaste. J'ai oublié son pays et son nom, mais j'espère le connaître un jour.

**

Nous arrivons à Haarlem le lendemain ; je suis de fort mauvaise humeur à la pensée qu'il me faudra transposer un concert entier sur un orgue en *ré*.

Haarlem, petite ville aux rues étranges de mystère, rues ombreuses, aux détours imprévus, rues embaumées de fleurs... des fleurs on en voit partout ; aux devantures des petites boutiques basses, emplissant les chalands et les voitures, égayant les canaux et les rues sans nombre, mettant aux fenêtres un sourire ; ce sont des jacinthes, aux couleurs variées infiniment ; des tulipes jaunes, rouges, brunes, blanches... ; des jonquilles éclatantes, à la grâce ingénue de charmante raideur.

Les maisons ont des physionomies vieillottes de dévotes gaies, leur architecture est toujours amusante, belle parfois ; beaucoup de façades sont en bois sculpté avec art.

Nous apercevons, dominant la ville, la flèche dentelée de Saint-Bavo, église immense. En ses soubassements se blottissent des échoppes nombreuses, on y vend des antiquités, des dentelles, des faïences, des cuivreries, des fleurs, des

²⁴Daniël de Lange (1841-1918).

livres ; elles se collent aux flancs de la haute basilique et y pénètrent sans laideur tels des « grains de beauté » qui font resplendir l'élégance et le charme de quelque déesse, disait un poète, même pas décadent.

Nous pénétrons sous la voûte puissante : le style intérieur me semble du XIV^e siècle, à peine, et fort beau généralement, mais l'on voudrait s'y recueillir en cette clarté d'azur sombre et de pourpre dont les vitraux polychromes violent l'éclat du soleil, dans nos églises gothiques.

A Saint-Bavo, la lumière est blafarde, les vitres sans couleur, les murs peints à la chaux.

Il n'y a pas d'autel, mais on a conservé la grille du chœur, d'acier et de cuivre, ouvree merveilleusement par des artistes inconnus.

Le buffet de l'orgue, le plus grand que j'aie jamais vu, me paraît de style « rococo », avec des dorures innombrables sur la boiserie, sur les tuyaux, sur la tribune... Je monte aux claviers qui ont, comme à Rotterdam, des touches noires en écaille et seulement quatre octaves et un ton d'étendue, ce qui va me gêner énormément dans plusieurs de mes exécutions.

L'instrument a soixante-dix jeux, dont plusieurs de trente-deux pieds et un grand nombre de mutations ; pas de pédales de combinaisons, ce qui en rend le maniement gênant, car c'est avec des registres que l'on doit accoupler les claviers ; pas de pédale d'expression et, enfin, pas de tirasse d'anches, ce qui a pour résultat la nécessité de tirer en même temps au moins trente énormes registres, pour amener soudain les anches, opération totalement impossible.

Le pédalier est normal : on est bien assis et placé dans une sorte de salon à parois de verre, entre le grand buffet et le buffet du positif, très confortablement.

Il n'y a pas de souffleur ; la soufflerie fonctionne par l'électricité.

Comment cet orgue, qui, très ancien, paraît avoir été remis à neuf récemment, peut-il être en ré ?

L'organiste titulaire, qui est près de moi à la tribune, met en marche la soufflerie, je tire des jeux... l'orgue est bien en *ut* ; M. Pomper ne l'a pas vu depuis sa restauration, d'où ses renseignements inexacts.²⁵

J'essaie les jeux de détails ; l'instrument est incomparable.²⁶

Je conseillerai presque aux organistes, et assurément aux facteurs de se rendre à Haarlem et de l'étudier. Ils connaîtraient un *basson* de seize pieds d'une sonorité douce, chaude, pure, d'une émission si nette, qu'on a l'impression d'un instrument à percussion ; une *clarinette* de huit pieds, auprès de laquelle toutes celles que je connais paraîtraient des caricatures et par-dessus tout, une *voix humaine*, vivante, émue, prenante, et qu'on ne saurait comparer à rien.

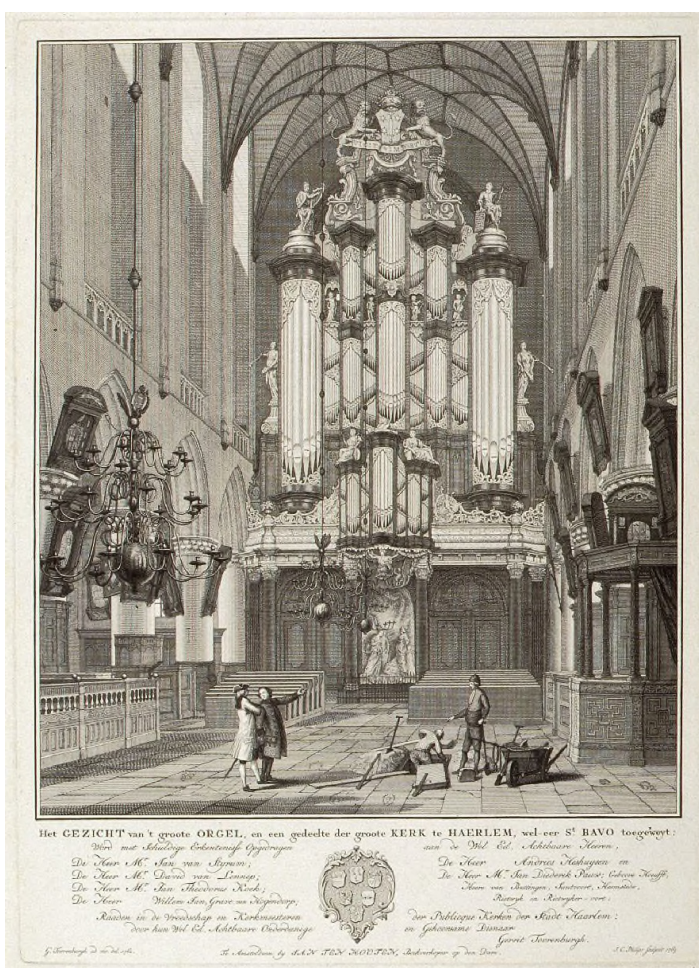
²⁵Une restauration de l'instrument avait été confiée au facteur Maarschalkerweerd en 1903 (« *Nederlandse orgelpracht* ». Ouvrage collectif. Haarlem, 1961).

²⁶Plus tard, dans son ouvrage « *L'esthétique de l'orgue* » paru en 1923, Jean Huré écrira : « [...] Cet orgue célèbre est un des meilleurs dont j'aie eu l'occasion de jouer [...] ».

On a perdu le secret de ces sonorités extraordinaires ; M. Cavallé-Coll paraît avoir découvert celui des basses puissantes sans rudesse, des basses incomparablement supérieures à celles que l'on rencontre dans les vieux instruments ; celles de l'orgue de Haarlem – si supérieur, pour tant de raisons, à tout ce que j'avais entendu – sont pauvres et faibles : les anches de trente-deux pieds sonnent peu, les *montres* et les *grosses flûtes* manquent d'ampleur et de timbre : le défaut est d'autant plus grave que les *jeux de mutation* sont très nombreux, si nombreux qu'au pédalier les *quintes aiguës* dominent de beaucoup les *trente-deux pieds* et les *seize pieds*.

Mais j'admire sans restriction les jeux que j'ai nommés plus haut et aussi des *flûtes douces*, divines, une *voix céleste*, troublante et un doux *salicional* ; les *trompettes douces*, surtout une, au pédalier, ont un timbre distingué et expressif ; les *jeux d'anches* puissants n'ont pas le métal ferme et clair qui donne tant d'éclat et de noblesse aux orgues de M. Cavallé-Coll Mutin.

Fig. 7 – Le somptueux buffet d'orgue de l'église Saint-Bavon de Haarlem. Gravure sur cuivre de Jan Caspar Philips de 1763, d'après un dessin de Gerrit Toorenburgh de 1762 (Collection d'images de la commune de Haarlem, numéro d'inventaire 43298).



Après avoir contemplé les belles œuvres de Franz Hals et d'autres maîtres hollandais, je remonte à l'orgue ; Mossel m'y attend et M^{me} Lutkeman ; l'immense nef s'emplit peu à peu d'auditeurs, je suis bien étonné qu'il y ait tant de mélomanes en une si petite ville ; le concert a lieu...

**

Le mercredi, on me traduit les journaux qui, tous, commentent mes concerts en de longs articles trop aimables.

J'ai l'impression que la presse hollandaise est autrement consciencieuse que la nôtre ; chez nous, tant d'encre coule-t-elle jamais pour quelques séances d'orgue...

**

Nous restons encore quelque temps à Amsterdam où l'on m'a demandé des leçons. Cette prolongation de notre séjour me permet d'entendre l'illustre orchestre de concert Gebouw, dirigé par M. Wilhem Mengelberg.

Ce capellmeister est un puissant et délicat musicien de grande et forte race, artiste selon la nature.

Son interprétation de *Siegfried-Idyll* me transporte : après d'exquises délicatesses, quand, peu à peu, les périodes musicales se sont animées passionnément, lorsque la trompette lance quelques notes radieuses, suivies d'une fanfare de cor, M. Mengelberg eut de ces instants de sublimité où l'artiste paraît surhumain. J'assure qu'il n'est guère de chefs d'orchestre qui puissent lui être comparés.

Il me sembla virtuose habile dans la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, qu'on déteste trop en France, mais qu'on aime immodérément en Hollande.

M. Mengelberg conduit cette œuvre, indiscretement « roublarde », et brillante, avec tant de flamme, tant de tendresse, tant d'esprit, qu'elle semble parfois vraiment belle. Cependant, malgré tout le talent du capellmeister, on entrevoit souvent le *clinquant* de Tchaïkowsky et ce n'est pas le *clinquant* du Tasse.

Je ne suis pas étonné que le snobisme français exagère les défauts de cette *Symphonie pathétique* ; il est de bon ton de mépriser bruyamment toute œuvre de compréhension aisée : celle-ci est détestée en France par beaucoup de gens qui ne lui reprochent pas des défauts très réels, mais – sans l'avouer et sous des prétextes pédants – ses deux seules qualités : la clarté et l'abondance mélodique.

En Hollande, on lui préfère certainement les oratorios de Bach et les symphonies de Beethoven ; j'ai cependant été bien étonné de l'entendre applaudir avec tant d'exagération par un public si profondément musicien.

En effet, les Hollandais jouissent d'une éducation musicale fort avancée ; ils n'ont pas le goût de l'extraordinaire, du bruyant, du « colossal », qui est, m'assure-t-on, le privilège des Allemands.

Ils ont apprécié à leur valeur les œuvres sereines de César Franck et ont fait un accueil enthousiaste à la *Croisade des Enfants* de M. Pierné. Quoique la plupart d'entre eux ne prennent pas au sérieux les pages délicates de M. Debussy, dont le charme leur semble peu profond, la musicalité trop vague et sans grandeur, ils savent goûter la saveur des recherches harmoniques raffinées et des formes nouvelles : ils semblent surtout épris de pureté et de naturel.

Je ne veux pas abuser de mes lecteurs en leur contant toutes mes visites à tant de gens aimables et intéressants ; en leur dépeignant la plaine semée de peupliers géants, qui s'étend aux confins d'Amsterdam ; en leur décrivant les rives de l'Amstel, fleuve immobile qui joint deux mers, m'a-t-on dit, et que j'ai contemplé, le soir, reflétant avec une clarté étrange et une surprenante netteté, des lumières

innombrables et, en un contraste curieux, les hautes maisons assombries : ce soir-là, un incendie lointain mettait une lueur sinistre dans la joie calme de la nuit.

J'assistai à Amsterdam à plusieurs concerts intéressants, donnés par le trio hollandais, par M. Grieg, par M. Bauer, l'admirable pianiste, avec qui j'eus le plaisir de parler longuement et dont j'entendis des exécutions amoureuses de sonorités exquises, adorables de charme et de musicalité.

Un jour, Gérard Hekking m'emmena pour essayer l'orgue du concert Gebouw.



Fig. 8 – Amsterdam, l'orgue du Concertgebouw vers 1900.
(Archives de la ville d'Amsterdam).

Le concert Gebouw est un immense monument où trois fois chaque semaine ont lieu les concerts symphoniques. Il contient deux salles : une petite, pour la musique de chambre, et une énorme où peuvent prendre place plus de deux mille auditeurs et

autant de musiciens. Les chœurs d'Amsterdam sont au premier rang parmi les plus nombreux et les plus parfaits qui existent.

Des salles de répétitions, un vestiaire commode et très grand, un buffet, de vastes appartements, entourent ce temple d'art.

L'orgue a quarante jeux ; il fut construit par M. Maarschalkerweerd²⁷, d'Utrecht, à qui l'on doit la restauration du célèbre instrument de Haarlem ; il possède les combinaisons les plus récentes et les plus ingénieuses ; des pédales d'expression, indépendantes l'une de l'autre au *positif* et au *récit* ; l'étendue de ses jeux embrasse plus de dix octaves, les claviers ont cinquante-six notes, le pédalier trente ; la soufflerie est automatique.

J'improvisai sur le superbe instrument, plus de deux heures, me croyant seul.

Je ne l'étais pas : l'administrateur des concerts, M. de B..., m'écoutait. Je fus engagé pour le prochain concert à des conditions que j'acceptai aussitôt.

Il fut décidé qu'en plus d'œuvres de Bach, d'une sonate de Marcello pour orgue et violoncelle (avec Hekking), je ferais entendre au public deux improvisations, l'une sur des chants bretons, l'autre sur de vieux Noël's français.

A l'orchestre furent réservées une ouverture et une symphonie.

**

L'avant-veille du concert, je connus, à Rotterdam, un véritable artiste, M. Van der Rijk, qui a prouvé par ses œuvres que la photographie peut être un art.

J'ai vu, chez lui, de véritables tableaux, s'estompant, s'enveloppant d'imprécisions exquises, disant de la beauté et de la pensée. Devant certains portraits et certaines scènes d'intérieur, je me crus en présence de vieux maîtres hollandais.

Je passai une journée agréable dans l'atelier de M. Van der Rijk, où, au cours de la conversation, des photographies de moi furent prises presque à mon insu, qui sont des merveilles de naturel.

J'admire, de nouveau, la ville et ce grand moulin bizarre, qui se dresse très haut, au milieu des maisons, non loin de la gare.

Un jour, allant travailler à un concert Gebouw, j'entendis un élève de la classe d'orgue du Conservatoire ; il jouait avec netteté la difficile fugue en ré de Bach et faisait grand honneur à son maître.

27

Michael Maarschalkerweerd (1838-1915).

Fig. 9 – Le « grand moulin bizarre, qui se dresse très haut » remarqué par Jean Huré à Rotterdam. Situé sur l'Oostplein, il avait été érigé au 17^e siècle (Archives municipales de Rotterdam – arch. 4187, numéro d'inventaire IV-21-30).



**

Enfin le concert eut lieu.

Hekking fit des merveilles et eut grand succès.

L'orgue très maniable, se prêtait volontiers aux registrations variées, je m'y amusai fort durant les improvisations.

Au *Récit*, un *quintaton de seize pieds*, une *sesquialtera*, des *octavins* de quatre, de deux, et d'un pied formaient une amusante sonorité de carillons.

Au *positif*, on pouvait confier un choral doux et lointain à un *salicional* de huit, mélangé d'une *unda maris* de huit et d'un *bourdon* de seize, trois jeux d'un charme inexprimable sur cet instrument.

Un *hautbois* bien timbré disait de la gaieté et une mélancolique *clarinette* m'a semblé des plus parfaites qui se puissent construire.

Le grand chœur, renforcé de nombreux jeux de mutation, est d'une ample et robuste sonorité.

Les basses sonnent pleinement, profondément ; une contrebasse de trente-deux pieds et une grosse quinte au pédalier m'ont ravi.

La presse fut plus bienveillante encore, plus unanimement indulgente, qu'à mes trois premières auditions.

Lorsque, en 1894, je composais les pièces d'orgue pour une messe basse sur des motifs de Dumont, je ne me doutais guère que je jouerais l'une d'elles, un jour, en Hollande.

Certains des articles écrits au sujet de ce concert furent de petits poèmes finement littéraires.

L'un d'eux évoqua poétiquement nos fêtes de Noël, cita des cantiques en vieux français, parla de la Bretagne avec émotion.

Un compte rendu de M. de Lange, directeur du Conservatoire, m'intéressa beaucoup ; un autre, très spirituel, de M. Knaapp, m'amusa fort.

Après le concert, je me remémorai ma facile carrière en Hollande où, je ne sais comment, un pianiste lut, il y a quelques années, ma sonate pour piano et violon, et la joua sans que j'en fusse informé ; ma sonate, pour violoncelle, donna lieu, ensuite, à des discussions passionnées, aujourd'hui apaisées, puis on me fit venir.

« Arriver » sans bassesses est, en France, presque irréalisable, et je n'ignore pas le temps que j'ai perdu, le temps que je perdrai toujours, à ne faire aucune concession, aucune démarche.

En Hollande, et ailleurs, il en fût et il en sera autrement, car l'avilissement n'y est pas de rigueur.

Quelques jours après, j'eus le plaisir de jouer ma sonate de violon avec M. Flesch qui exécuta aussi des œuvres de Bach et dont j'admire la grande maîtrise et la profonde musicalité.

Il me fit connaître les sonates, pour violon seul, de M. Max Reger ; ce sont des œuvres fortes et qu'il est bien étonnant qu'on ait pu produire de nos jours.

**

Je fis de longs pèlerinages dans les musées.

L'ancien musée d'Amsterdam, surtout, excitait ma curiosité et mon admiration ; je devrais me taire pieusement, ici, car on ne décrit pas tant de merveilles.

Je puis dire, cependant, que les critiques d'art me semblent avoir erré consciencieusement en cherchant – comme partout – de la littérature dans la peinture hollandaise.

PROGRAMMA	
VAN HET	
ABONNEMENTS-CONCERT	
ONDER LEIDING VAN DEN HEER	
J. MARTIN S. HEUCKEROTH.	
VRIJDAG 27 APRIL 1906 — 8 UUR.	
1. OUVERTURE VAN DE OPERA „IPHIGENIA EN AULIS” (MET SLOT VAN RICHARD WAGNER)	CHR. W. VON GLUCK. (1714—1787)
2. A. PASTORALE (F GR. T.)	J. S. BACH. (1685—1750)
B. VRIJE IMPROVISATIE OP BRETONSCHE THEMA'S.	
VOOR ORGEL.	
VOOR TE DRAGEN DOOR DEN HEER JEAN HURÉ.	
3. SONATE	A. CORELLI. (1653—1713)
Largo — Allemande — Sarabande — Gigue.	
VOOR VIOLONCEL EN ORGEL.	
DE H. H. GERARD HEKKING EN JEAN HURÉ.	
4. A. VRIJE IMPROVISATIE OP FRANSCH KERSLIEDEREN.	
B. MARCHE HÉROIQUE UIT HET WERELDLIJK ORATORIUM „JEANNE D'ARC” (1895)	JEAN HURÉ. (GEB. 1877)
VOOR ORGEL.	
VOOR TE DRAGEN DOOR DEN HEER JEAN HURÉ.	
— P A U Z E —	
5. LÄNDLICHE HOCHZEIT, SYMPHONIE (OP. 26)	C. GOLDMARK. (GEB. 1830)
I. „Hochzeitsmarsch”. Variaties.	
II. „Brautlied” Allegretto.	
III. „Serenade” Allegro moderato scherzando.	
IV. „Im Garten” Andante.	
V. „Tanz” Allegro molto.	

449

Fig. 10 – Concertbebouw d'Amsterdam. Programme du 27 avril 1906.
(Archives de la ville d'Amsterdam – arch. 1089).

Les peintres hollandais furent des sensualistes de la couleur. Les oppositions de ton, le charme des gammes, des tonalités, des harmonies, les séduisaient avant tout. A cause de cela, ils peignaient tout ce qu'ils voyaient, choisissant seulement les figures, les sites ou les objets qui leur semblaient agréables par la couleur : un coin de cuisine ou de basse-cour, quelques poissons, des fruits, des fleurs, des cuivreries de teintes variées, un salon paisible, éclairé de lumières diverses ; des figures illuminées par les lueurs du foyer ou par la clarté pâle du clair de lune, ou estompées de clair-obscur mystérieux ; des paysages d'étendue infinie, ou un arbre unique, ou

un buisson ou une fleur ; souvent des églises recueillies dans la paix du soir, ou lumineuses de soleil, ou fantastiques par les lueurs changeantes des cierges, embrumées des fumées d'encens...

Tout était bon à ces grands artistes comme prétextes à des jeux de coloration : ils voulaient, avant tout, être agréables aux regards.

Certes, l'intimité du foyer leur plaisait particulièrement, non parce qu'ils en voulaient faire un poème littéraire, mais parce qu'ils y passaient la plus grande partie de leur vie, parce qu'ils y avaient leurs joies familiales, parce qu'ils en pénétraient le charme avec intensité, parce que, surtout, ils savaient la séduction, pour un œil artiste, de la lumière du soleil, ou des lueurs du foyer, ou des rayons de lune, caressant les objets familiers d'alentour.

Je fus séduit par Peter de Hooch et étonné par Gérard Dow, artiste exquis, mais un peu compliqué dans la précision.

Je me complus en la vision des toiles de Van Goyen, poète des lumières douces et des clartés embrumées, charmeur autant que Corot, et plus simple encore.

Un portrait de vieille femme, de Rembrandt, me parut un chef-d'œuvre complet ; car, à la joie que donne aux yeux une lumineuse coloration, des plans merveilleusement établis, s'ajoute un sentiment profond et émouvant.

L'éblouissante *Ronde de nuit* est à la fois plus mystérieuse et plus extérieure, presque fantastique avec des moyens simples ; elle a un charme effrayant, avec sa lumière surnaturelle qui vient on ne sait d'où et éclaire soudain des silhouettes géantes et énigmatiques, groupées en une incohérence admirablement cohérente.

La Fiancée Juive est un miracle de coloration puissante, de « matière » forte, à la fois, et d'atmosphère diaphane.

Mon impression sur Frans Hals est la même qu'à Haarlem ; de plus je remarque que, dans les œuvres de ce grand peintre, les figures sont rangées en une symétrie monotone, rarement disposées avec harmonie.

**

Nous quittons Amsterdam, nous passons un jour à Rotterdam, où j'entends une belle sonate pour piano et violon de M^{me} Lambrechts, nous nous arrêtons à Bruxelles où notre admiration pour la place des Corporations, pour Saint-Gudule, pour le Musée (où il y a un divin Metsis et des Constantin Meunier émouvants à faire pleurer) ne nous fait pas oublier Amsterdam, Rotterdam et Haarlem.

Nous avons la nostalgie de la Hollande.

**

Enfin nous arrivons à Paris, où j'apprends que le plus immonde des journaux musicaux a parlé de mes œuvres là où on ne les avait pas jouées ; ce n'est pas la seule vilénie de presse qui accueille mon retour ; en compensation, on me fait lire quelques articles bienveillants avec réserve et prudence : mais la vraie consolation

me vient d'une revue hollandaise où l'on me donne en français même des appellations trop aimables pour que je les reproduise ici.

Il me faut donc subir de nouveau Paris, loin de la chère Hollande où l'on fut si bon pour moi, où l'on est si profondément artiste, où tout semble calme et joyeux, où l'on ne risque pas sans cesse sa vie dans la rue, où il y a peu de voitures et pas d'automobiles, où l'on est heureux...

Jean HURÉ.

NOTA : *Ce voyage, prolongé au-delà de ce qui était prévu, marqua manifestement le musicien. Jean Huré revint aux Pays-Bas en 1911, mais en touriste semble-t-il.*

REVUE DE PRESSE²⁸

Nieuwe Rotterdamsche Courant -18 avril 1906

Jean Huré, l'organiste français qui donne actuellement des concerts dans notre pays a terminé une Symphonie qui est fort importante, d'après ce qu'on nous dit de source autorisée.

Musique Sacrée – Eglise mennonite.

Jean Huré a joué sur l'orgue un prélude pour la Messe de Dumont, une de ses compositions de l'année 1894, et une improvisation. Nous donnerions beaucoup pour l'entendre sur un orgue puissant, tel par exemple que l'instrument royal de l'église St-Bavo à Haarlem. Car Huré est incontestablement un organiste de très grand talent, un exécutant digne d'un instrument magnifique. Les compositions comme la plupart des œuvres des jeunes français sont élégantes, pleines d'effet, mais pas profondes. Mais Huré est fort intéressant dans ses harmonisations. A

²⁸Il s'agit ici de traductions d'articles de presse hollandaise conservées dans le fonds Jean Huré à la Bibliothèque municipale d'Angers (Rés. Ms. 2234 A (2)). Notre gratitude va à Madame Marie-Luce Fabre pour leur aimable communication.

plusieurs reprises nous avons été frappés par des accords et des modulations tout à fait neuves et caractéristiques.

C'est ce qui constituait d'ailleurs l'intérêt principal de ses improvisations. Au point de vue du contrepoint nous avons peut-être entendu improviser d'une manière plus savante, mais Huré prenait une mélodie très originale, très expressive et l'enrichissait d'harmonies fort intéressantes. Nous ajouterons encore que les accords de Huré, quoique très compliqués, n'étaient jamais recherchés et venaient fort naturellement.

Algemeen Handelsblad - 28 avril 1906

Concertgebouw.

Jean Huré a joué de l'orgue. C'est là le grand événement de ce concert...

C'est la soirée de Huré. Nous avons à nous réjouir de l'apparition du compositeur et organiste parisien, à peine âgé de 30 ans. Car enfin, malgré les relations déjà étroites existant aujourd'hui entre notre vie musicale et celle de Paris, nous ne connaissions jusqu'ici Huré uniquement par sa Sonate pour piano et violoncelle. Mais de toutes les autres compositions de Huré énumérées dans la biographie du programme, de son drame lyrique, de son Quintette, de sa Messe, de sa Symphonie, de ses chansons, de sa musique de chambre – qu'en savons-nous ? Il a terminé une grande Symphonie en 5 parties pour chœur, orgue et orchestre ; il travaille à une œuvre pour violoncelle et orchestre.

Huré est quelqu'un parmi les jeunes compositeurs parisiens, et la devise de l'école française – n'est-il pas le fils spirituel de César Franck, même par sa préférence pour l'orgue ? – cette devise de liberté, sincérité et clarté est la sienne. Il exécuta trois de ses œuvres et les fit précéder de quatre morceaux de Bach, où il se distingue par l'excellente liaison des registres...

L'improvisateur poétique était surtout superbe à l'orgue qu'il mania avec une maîtrise supérieure, et qu'il faisait résonner avec les harmonies les plus heureuses et des voix multiples dans ses variations sur des thèmes populaires français.

Nieuws van den Dag – 30 avril 1906

Le concert qui a eu lieu hier soir dans l'abonnement du Concertgebouw, a fourni l'occasion aux membres de la Société d'entendre à nouveau le compositeur et organiste déjà connu Jean Huré.

En tant que compositeur, c'est par sa Sonate pour piano et violoncelle exécutée par Roûtger et Mossel, que Huré a été connu du public. D'autre part, plusieurs violoncellistes ont joué une Fantaisie, également avec accompagnement de piano.

Les deux œuvres ont suffi pour démontrer que Huré est un musicien de grand talent. Mais l'impression produite par ce talent a été considérablement augmentée, lorsque Huré s'est fait entendre, il y a quinze jours dans un concert pour orgue avec Mme Lutkeman et Mrs Zalsman et Mossel. Cette audition a, sans aucun doute, provoqué l'invitation adressée à Jean Huré de prendre part à l'un des concerts du Concertgebouw.

Lors du concert pour orgue, j'ai déjà eu l'occasion de manifester toute mon admiration pour son talent, surtout comme improvisateur. Et aujourd'hui, après avoir entendu Huré dans deux nouvelles improvisations, l'une sur des Chansons bretonnes, l'autre sur des Chants de Noël, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir, que cet artiste a le don de transformer en mélodie chaque combinaison de tons que le hasard lui fait rencontrer, et de développer cette mélodie avec une grande virtuosité. Au surplus, Huré connaît à fond toutes les ressources de l'orgue. L'artiste a été surtout très heureusement inspiré par l'improvisation sur les chansons bretonnes. Le plain chant de la première mélodie lui a permis de faire ressortir d'une manière fort intéressante la richesse de ces harmonies anciennes. L'improvisation abondait en variations et en modulations d'une couleur surprenante. Les combinaisons de tons étaient, en outre, choisies avec beaucoup de maîtrise.

Légendes des illustrations

Fig. 1 – Première page du manuscrit de « Impressions de Hollande ». Médiathèque d'Angers. Fonds Jean Huré (Rés. Ms. 2207).

Fig. 2 – *Het nieuws van den dag : kleine courant (L'actualité du jour : petit journal)* du 20 mars 1906 signale l'exécution en concert par le violoncelliste Isaac Mossel d'une nouvelle œuvre de Jean Huré et annonce l'arrivée de ce dernier en avril (Archives de la ville de Rotterdam).

Fig. 3 - Vu ici en 1910, l'Hôtel des Pays-Bas d'Amsterdam où séjourna Jean Huré sera démoli en 1962 (Carte postale ancienne. Archives de la ville d'Amsterdam).

Fig. 4 - Jean Huré (à gauche) en compagnie du violoncelliste Isaac Mossel à Amsterdam en 1906. (Bibliothèque Nationale de France, avec son aimable autorisation).

Fig. 5 – L'orgue, détruit en mai 1940, de l'église de la communauté mennonite de Rotterdam, par Pieter Adrianus Schipperus. 1875. (Archives municipales de Rotterdam - arch. 4080, numéro d'inventaire XVIII-229).

Fig. 6 – Amsterdam, intérieur de la vieille église luthérienne. Gravure du 19^e siècle (Collection particulière).

Fig. 7 – Le somptueux buffet d'orgue de l'église Saint-Bavon de Haarlem. Gravure sur cuivre de Jan Caspar Philips de 1763, d'après un dessin de Gerrit Toorenburgh de 1762 (Collection d'images de la commune de Haarlem, numéro d'inventaire 43298).

Fig. 8 – Amsterdam, l'orgue du Concertgebouw vers 1900. (Archives de la ville d'Amsterdam).

Fig. 9 – Le « grand moulin bizarre, qui se dresse très haut » remarqué par Jean Huré à Rotterdam. Situé sur l'Oostplein, il avait été érigé au 17^e siècle (Archives municipales de Rotterdam – arch. 4187, numéro d'inventaire IV-21-30).

Fig. 10 – Concertbehouw d'Amsterdam. Programme du 27 avril 1906. (Archives de la ville d'Amsterdam – arch. 1089).